

Particulière.3





Je jouis comme une enfant.

Pas plus tard qu'aujourd'hui je jouis comme l'enfant que j'étais sur le grand lit d'adulte — d'adultes, un si grand lit — au bois sombre et sommier à ressorts. Les poupées vivaient dans l'armoire assortie, j'ai oublié ces histoires-là. La couche me fait l'effet d'être très haute, je pense à « crapahuter ». Crapahuter pour m'installer dans le grand lit sombre, refréner les mouvements car enfant je m'endors si tard que je risque d'éveiller les adultes. Non loin du bateau, un poster d'Hélène puis des 2be3. Quand bien même ils auraient crapahuté eux-aussi, qu'ils se seraient fait des histoires pendant des heures, j'aurais encore pu les réveiller. Comment ai-je bien pu tous ces jours être une enfant sans le sommeil de toutes ces nuits ? On me pensait sage, je n'étais peut-être que fatiguée. D'une mollesse polie. Un sapin en rotin pour accueillir des collections miniatures dont on me prête le goût. Enfant je n'en ai pas beaucoup si ce n'est celui des histoires, celles de mes lectures et celles du grand lit sombre qui me tiennent éveillée plus tard que les adultes. La première amie est celle qui recueille cette confidence, j'ai huit ans et demi dans un village au ciel vrombissant, nos pères comme nombre de pères travaillent au même endroit, elle-aussi est comme une image et grande lectrice.

Vingt ans plus tard la confidence est d'avouer à l'amie du moment : seule, je jouis encore comme une enfant, cela ne se montre pas aux amants. Je me souviens d'une vingtaine à jouer devant les images de corps sans têtes. Sur un site de discussions, ne rechercher que les images caméra de ces corps sans têtes, les indésirables du grand nombre. Les cuisses écartées, la seule réticence vient de la crainte de croiser le père ; je protège mon anonymat avec du scotch de bondage noir aux poignets et m'expose comme une adulte jusqu'à ce que, trop excitée, je me déconnecte pour jouer de la seule façon que je connaisse alors, celle de l'enfant au lit sombre.

Aujourd'hui l'amie qui confie parle d'une jouissance malgré elle, jamais seule de ne pouvoir se tenir soi-même. Je la comprends de n'avoir su jouir que comme l'enfant pendant plusieurs vies. Le sexe humide toujours accompagné d'une tache de bave sur l'oreiller et de crampes aux orteils. Dans le large lit sombre c'est systématiquement un corps à plat ventre entièrement contracté : je me tiens moi-même en me privant d'oxygène. Maintenant, seule, je peux encore comprendre, même si les histoires de n'être plus que nocturnes empêchent plus rarement et moins longtemps de dormir. Car avant d'étouffer le visage dans l'oreiller, il y a inéluctablement les histoires, les dialogues s'imaginent quand dort le village. Jusqu'à ce que chaque réplique soit parfaite, toute variation implique de reprendre à zéro. Je répète inlassablement mes scénarios jusqu'à ce que la perfection m'apaise, avant de passer à une nouvelle histoire.

Les personnages qui m'entourent sont familiers, célèbres ou inventés, de tout sexe et âge. Le père d'une amie, l'héroïne d'un film ou l'amant idéal que je rencontrerais demain en allant chercher le pain pour ma mère peuvent se disputer mon intérêt. La séduction passe surtout par les dialogues et si d'abord le sujet importe peu et n'emprunte pas le langage de la chair, il compte qu'il soit parfaitement exprimé. Reformuler une leçon apprise, décliner mon repas du soir, inventer une nouvelle généalogie, partager mes rêves d'avenir à la voisine, au chanteur du boysband ou l'amoureuse imaginaire devient chronophage d'être rejoué en silence autant de fois nécessaires pour rendre l'échange idéal selon des critères oubliés depuis. Alors seulement, le contact rêvé peut advenir.



Philippe Cognée – Carcasses (2003) – Musée de Grenoble
Peinture à la cire sur toile (détails)



À partir de quel âge les pensées de pénétration m'habitent-elles? Je me souviens d'avoir lu les « Contes de la folie ordinaire » de Bukowski à dix ans et demi, l'été suivant la fin du CM2 et déjà, ne pas avoir été choquée par cette scène fantastique et érotique que, dix ans plus tard, je me surprends de ne pas trouver dans le livre que je relis. Une femme fait rétrécir un homme par magie et se l'enfonce dans le sexe. Il me faut plusieurs mois pour retrouver cette nouvelle et avoir la certitude de ne pas avoir inventé ce souvenir dont beaucoup doutent, l'ouvrage que j'ai acheté est celui des « Nouveaux contes de... ».

Contact. Parmi ceux qui suivent imaginativement les échanges, certains laissent des traces bien réelles : j'ai des suçons bien avant le collège et même le premier petit ami ; du plus loin que je me souvienne je me suis toujours enivrée de l'odeur de mes avant-bras et de la douceur de mes biceps, renflant sans modération les premiers, aspirant la peau des derniers en calmant rapidement mes ardeurs par discrétion. J'ai vite compris que je devais avoir honte, du moins me cacher. J'ai huit ans passés quand ma mère discute à côté de moi avec une autre femme, amie ou membre de la famille. Toutes deux parlent des enfants en bas âge qui se tripotent, de la normalité de la pratique, quand les rires éclatent et les yeux se braquent sur moi : « mais tu te rends compte qu'elle fait encore ça à son âge ! » On rit de moi, celle que d'ordinaire on ne fait que féliciter, montrer en exemple ; je suis l'ainée, l'enfant sage, la première de la classe. J'ai ainsi su très tôt que mes parents n'étaient pas les mieux placés pour savoir ce qu'il était bon pour moi de faire, très jeune je me suis voulue orpheline, décisionnaire. Un fantasme inavouable m'a accompagnée à toutes les étapes de ma vie, celui d'un accident de la route qui ferait disparaître le regard posé sur moi de ceux que la société autorise à juger. Souvent le rêve emportait aussi la fratrie, considérée d'abord viscéralement comme une erreur, puis d'une façon de plus en plus raisonnée à mesure que j'approchais moi-même l'âge de procréer.





Contact. Je sens, suce, caresse et embrasse ce corps qui déjà et encore éveille mon désir. Rares sont ceux qui savent que mes autoportraits me sont avant tout destinés, nombre de mes séances photo terminent érotiques de vouloir me voir déshabillée. Si j'ai rarement trouvé beau mon corps, je n'ai jamais cessé de le percevoir excitant, quand bien même il lui faudrait mille contorsions. Quand plus tard, trop tard, d'autres corps sont vus et/ou touchés, je ne peux que leur appliquer le même jugement qu'au mien : le désir n'est pas provoqué par la beauté et ce que je ne trouve pas beau peut exciter.

Contact. Les bras n'accueillent plus les baisers quand à plat ventre les mains se glissent entre les cuisses. Quelques fois les tendres épaules, le plus souvent l'oreiller. L'embrassade devient rêche mais reste indispensable, le baiser étant l'enjeu de la perfection des histoires, à la fois la fin de celles-ci et le début de la jouissance. Je doute qu'on m'enlève un jour de la tête que le sexe est un baiser qui déborde.

Jusqu'à presque dix-sept ans, j'embrasse sans cesse mais aucunes lèvres. Les gestes fondateurs sont eux posés dès la primaire, et si je m'en écarte parfois depuis quelques années, je reviens sans cesse à leur efficacité jamais démentie. J'embrasse, je m'étouffe dans l'oreiller, apnée ; la main gauche toute entière écrase le clitoris avant que je ne sache le nommer, les extrémités de la main droite se posent à l'entrée du vagin sans le pénétrer. Poignets broyés par le poids du corps crispé. Je n'ai pas besoin de souvent reprendre mon souffle lorsque je suis seule dans la pièce.

Je me souviens de m'être touchée dans le lit voisin de celui de mon frère, dans la chambre d'amis de mes grands-parents. Il s'inquiète du bruit que je fais, je lui réponds que je joue à rester en apnée et il m'imité immédiatement. La situation n'est désagréable seulement parce que, déconcentrée par notre conversation, elle dure plus qu'habituellement. Pas question de se priver : l'habitude est si ancrée que je me pense incapable de dormir sans avoir joui. (À l'époque et longtemps, je dis « sans m'être calmée ».)

Baiser, apnée, main gauche exerçant des mouvements réguliers de pression, dernières phalanges droites maintenant pression et mouvements circulaires ; tout le corps tendu, les jambes en gardent fréquemment des crampes. (Il dira « tu fais le ver de terre sous la couette .»)

Pendant presque une décennie d'ébats, je me suis pensée frigide, cette insulte d'adolescents que l'on n'a pourtant jamais jetée à moi. Si j'avais bien du plaisir dans une sexualité où je le recherchais avidement, je ne jouissais pas avec un ou une partenaire. Du moins c'est ce que je croyais. Ayant toujours joui seule, comme une hygiène, si facilement et rapidement, j'attendais à plusieurs des sensations extraordinaires, inhabituelles, qui ne sont arrivées que sur le tard. Bien après, j'ai su nommer orgasmes ceux qui ressemblaient à ma berceuse d'enfance.

Dans la chambre bleue et jaune de collégienne, je me souviens des déodorants Eau Jeune et des embouts de fer à boucler. Les grosses boucles dans le sexe, les petites dans le cul. Le scotch pour maintenir le bouchon du déo, puis au temps de l'éducation sexuelle scolaire, les préservatifs distribués comme moyen de masquer les aspérités de l'adhésif.





Les histoires sont maintenant clairement sexuelles, le baiser n'en est plus la fin. Au même moment j'arrête de dormir avec un traversin entre les cuisses, je le remplace par un bout de couette. Quinze ans plus tard le sommeil ne vient pas rapidement sans. Quand je m'endors en cuillère dans les bras de quelqu'un, il arrive qu'un oreiller se glisse entre les miens, récurrence du trois n'ayant pourtant donné que de piètres résultats.

À partir du moment où les histoires pénètrent — et que cela devient obsessionnel ; quand je lis procès qu'une enfant de onze ans ne saurait vouloir sans emprise être remplie par un adulte, je ne peux être aussi catégorique d'avoir au moins un contre-exemple — les phalanges droites aussi. Malgré moi, elles glissent dedans et rendent les cercles bien moins efficaces. Cela m'agace probablement mais il n'y a plus de marche arrière possible.

Il faudra attendre les belles complicités et les longues jouissances pour que, seule, j'accepte aussi de quitter mes gestes habituels. Venir vite n'est plus ma priorité, je me détends, je respire, l'agilité des doigts remplace — dans un premier temps du moins — la brutalité des mains. Les poignets souffrent encore d'être comprimés mais je prends plaisir à diversifier. Puisque les tentatives d'apprentissage de ma méthode sont restées vaines, je vais copier celles de ceux parvenus à me faire préférer leur jouissance. Je me concentre, je glisse, je varie. Je diffère au maximum la venue de la quiétude, je sais que plus je l'attends, plus elle arrive précédée de fracas. Ceux que je pensais sans talent m'ont appris la patience, celui qui parfois m'attache à venir sans entrave. Cela dit, je reviens souvent seule au bon vieux temps, celui de l'enfant dans le large lit sombre.

L'enfant est toujours là, et avec elle ses histoires qui ne se cachent plus. À jamais seront liés au plaisir des désirs qui n'ont rien de sexuel. Pour toujours l'excitation ne sera pas cherchée dans le beau. La quête de la jouissance m'apparaît cérébrale, construite et dispensable. Le corps semble lui appeler le calme, comme un mécanisme de survie : pouvoir pisser, manger, dormir, respirer comme il se doit et se mouvoir hors des draps. L'orgasme doit permettre de sortir de l'obsession parfois tant voulue par l'esprit. La libido occupe tous les terrains de la vie, il me serait étrange de réduire mon excitation aux choses du sexe. Pour sûr le plaisir n'est alors pas tant dans la jouissance que dans le désir et ses représentations. L'excitation et la satisfaction en autosuffisance permettent d'extraire la sexualité du chemin de la jouissance et plus encore, des rapports, le désir étant autant en corps qu'en esprit, dirigé vers le sexe et toutes les vies imaginables.

